

Adapter qui à quoi ? Quelle place pour l'homme dans la nature ?

S'adapter au changement climatique ou à toute autre perturbation de la biosphère ne relève pas seulement d'une réflexion technique ou technico-économique, voire de l'économie politique. Même si le discours ambiant, notamment en matière de « développement durable », admet qu'il faut rendre plus « sobres » nos modes de consommation d'énergie, envisager une « autre » croissance (souvent sans plus de précision), nous sommes généralement soumis à *une double pression* : d'une part, celle des tenants d'un monde « naturel » dont nous devons « préserver les équilibres » et, d'autre part, celle des partisans d'un monde « culturel » humain, dont nous devons « maintenir l'originalité ».

par Michel JUFFÉ* (1)

Dans les deux cas, l'homme et la nature *se font face*, chacun soutenant tel ou tel camp, ou parfois les deux, selon les thèmes particuliers abordés, la proximité des problèmes posés ou le degré de connaissance qu'en a le spectateur (électeur, contribuable, usager...).

Dans le cadre de ce face-à-face, lorsqu'il est question d'adaptation au changement climatique, le discours est souvent articulé comme suit :

- a) le changement climatique existe spontanément dans la nature ;
- b) les activités humaines le perturbent durablement ;
- c) il faut limiter ces perturbations ;
- d) cette limitation rencontre elle-même des limites « naturelles » (l'accumulation de gaz à effet de serre dans l'atmosphère ne peut pas être aisément et rapidement modifiée, ses effets induits ne sont que très partiellement canalisables) ;
- e) enfin, il faut s'adapter à l'inéluctable.

Dans ce discours, il est toujours question d'une insuffisante (ou d'une suffisante) *maîtrise* de la nature, ce qui implique que l'homme, au moins en partie (sa raison, son esprit, sa culture...), se situerait *en dehors* de ladite nature.

Une telle conception des relations homme/nature n'est pas universelle. Elle est partagée par ceux qui croient en la « modernité », au « progrès », à l'impact décisif de « la Science » (au singulier) sur le bien-être individuel et collectif, à la nécessité d'accroître sans arrêt la quantité et la « qualité » des produits et services propices à ce bien-être, et par suite à une culture de la « compétence » et de la « performance ». Bref, *selon cette conception*, l'humanité serait en train de créer un « nouveau monde », qui garderait des liens

avec la nature – car il lui emprunterait beaucoup de ses éléments inorganiques et organiques – mais qui *transcenderait* cette nature, même s'il ne peut (pour l'instant) *s'en affranchir*, car il n'est pas (encore) un tout-puissant Créateur. Même si cette image de toute-puissance se heurte à quelques déconvenues – dont le réchauffement climatique – les tenants de la modernité (terme que j'emploie comme emblème de cette conception, même s'il est réducteur) restent persuadés que, tôt ou tard, l'esprit humain parviendra à résoudre tous les problèmes vitaux qui se posent à l'humanité prise dans son ensemble. Les variantes de cette croyance portent essentiellement sur les délais et sur le degré de souffrance, de privations et de destructions qu'il faudra subir avant de parvenir à un état de stabilité, par delà toutes ces turbulences. Je parle de « modernité », car cette thèse n'est pas l'apanage des seuls « libéraux » ou des « capitalistes » ; elle convient aussi aux « socialistes » et aux « communistes », les différences portant essentiellement sur les méthodes pour acquérir la puissance et sur les bénéficiaires de ses produits à court, moyen et long terme.

Or, c'est cette conception des relations homme/nature que la cosmologie, la biologie et l'anthropologie remettent fortement en question. Je voudrais articuler cette remise en question selon trois propositions, que je vais développer rapidement :

- ✓ la Nature est infinie : elle n'a aucune fin, aucun but, aucun projet ;
- ✓ au sein de la Nature, toutes les populations cherchent à « persévérer dans leur être », y compris l'espèce humaine ;
- ✓ les capacités créatrices des humains sont perverties par la recherche de la toute-puissance.

L'infinité de la Nature

Depuis Giordano Bruno et Galilée, l'idée que le monde est infini a fait son chemin : le monde s'étend toujours au-delà de nos capacités d'observation ; il n'a pas de commencement assignable (le *Big Bang* est le début d'une phase de l'existence de l'Univers connu, ni plus ni moins), ni d'achèvement en vue (l'extinction de notre Soleil ou même celle de toutes les étoiles de notre galaxie ne préjugent en rien de l'avenir de l'ensemble de l'Univers) ; il se peut qu'il se contracte, ou qu'il se dilate sans fin ou se livre à d'autres transformations, mais nous n'en savons rien. L'idée d'infinité, poussée plus loin, entraîne deux conséquences qui se tiennent : 1°) la Nature (avec un grand N, pour dire « le monde », « l'Univers », au sens le plus englobant possible et non au sens de la « protection de la nature » ou de « la nature humaine » ou de tout autre sens local et particulier) ne poursuit aucun but, ne recherche aucune perfection qui lui manquerait ; elle n'a pas à s'améliorer pour atteindre un état final ou stable, bref, elle n'est pas en manque. 2°) il n'existe pas de Dieu créateur, c'est-à-dire de volonté extérieure à la Nature, qui façonnerait celle-ci, autrement dit un « esprit » qui imposerait une forme (constante ou évolutive, peu importe) à une « matière », qu'il aurait tirée du néant. Pas d'Être suprême, de grand architecte de l'Univers, de force cachée, qui œuvrerait dans on ne sait quelle coulisse du monde. Le mieux que l'on puisse dire est que la Nature est *autocréatrice*, en un perpétuel mouvement de transformation, qui laisse peut-être invariants certains éléments constitutifs et/ou certaines règles d'assemblage. Il s'ensuit que rien ne peut « perturber » la Nature, puisque rien ne peut agir sur elle, en dehors d'elle-même. Quelles que soient les variations qui puissent se produire, sous l'effet de quelconques forces – y compris les activités humaines – la Nature n'en sera pas atteinte, puisqu'il est dans la nature de la Nature de se modifier sous l'effet des forces qui s'exercent en son sein. Une conséquence, importante, pour nous, les humains, en est que lorsque certains d'entre nous prétendent connaître les desseins cachés de Dieu ou ce qui est bon (ou mauvais) pour la Nature (ce qui revient au même, en pratique), nous pouvons y voir une *imposture*, soit naïve soit maligne. En d'autres termes, nous ne pouvons pas rendre la Nature complice de nos lubies concernant le destin de la Création, et en particulier, la place éminente des hommes ou de certaines catégories d'homme dans l'accomplissement de ce destin. Admettre que la Nature est infinie et autocréatrice est ainsi un excellent remède à toutes sortes de fanatismes, à toute prétention à détenir la vérité sur les fins ultimes.

La persévérance dans l'être

Nous constatons, par divers moyens, que les individus, les sociétés, les espèces, les écosystèmes, la bio-

sphère dans son ensemble... font leur possible pour se conserver, c'est-à-dire demeurer intacts, quelles que soient les modifications de leur milieu. C'est, au-delà des êtres vivants, une caractéristique générale des « êtres » : chacun tend à se conserver, dans la mesure de ses moyens. « Se conserver » ne veut pas forcément dire « rester identique à soi-même sans modifications » ; au contraire, ce qu'a mis en évidence la théorie de l'évolution, c'est que cette conservation n'est possible – chaque individu étant mortel – que par la descendance *avec des modifications*. Comme tous existent les uns en relation avec les autres, s'utilisant pour maintenir leur propre existence et comme ces relations peuvent aller de la coopération, au bénéfice mutuel de toutes les « parties prenantes », jusqu'à la destruction totale des uns pour le maintien en bon état des autres, en passant par de multiples formes de coopération/compétition, il est impossible de prédire qui va réussir (ou non) à se conserver, ni comment. Nous pouvons seulement constater (et encore, partiellement) que certaines espèces ou que certains ensembles d'espèces subsistent durant un certain temps.

Mais, nous objectera-t-on, on voit bien qu'il existe une tendance générale à la complexification, qui mène des êtres unicellulaires aux pluricellulaires, des invertébrés aux vertébrés, de ceux-ci aux mammifères, puis aux primates, aux hominidés et finalement à *homo sapiens sapiens* – c'est-à-dire nous. Et cela continue, au sein même de l'espèce humaine, allant des formes de société les plus simples aux plus complexes, des « primitifs » aux « civilisés », ceux-ci se distinguant par leur « niveau » plus élevé de production scientifique, artistique, technique, juridique, économique, etc. Les sociétés les plus « avancées » ou « développées » se reconnaissent à la formule éprouvée : « la démocratie + le marché ».

Or, même si notre connaissance de l'évolution de la vie sur Terre est très lacunaire, cette conception d'une progression continue (du moins au plus organisé, intelligent, etc.) ne peut être perçue autrement que comme une naturalisation du Dieu créateur pourvu d'intentions, dont la moindre n'est pas de donner à l'homme sa juste place au sommet de la Création. En effet, plusieurs enseignements de l'histoire naturelle invalident l'existence d'une telle orientation et confirment que tous les êtres tendent à persévérer dans leur être et non les uns au service des autres en une hiérarchie, dont l'homme constituerait le sommet, œuvrant pour la plus grande gloire de Dieu (ou d'une Nature déifiée, ce qui revient au même) :

■ Au commencement de la vie : les bactéries ; celles-ci ont d'abord été seules, puis elles ont engendré (par symbiose, semble-t-il) des organismes unicellulaires à noyau, lesquels ont ensuite formé des colonies, qui ont fini par se reproduire telles quelles, en tant qu'organismes pluricellulaires. Les bactéries continuent à exister : elles sont présentes partout sur

Terre, notamment dans les corps des organismes pluricellulaires, qui ne pourraient survivre sans leur présence. Je ne pense pas que l'on puisse en conclure qu'elles sont la forme de vie supérieure...

■ Quoi qu'il en soit de la survivance des bactéries, il n'en demeure pas moins que, depuis 4 milliards d'années, sont apparues des formes de vie de plus en plus complexes. Est-ce une *orientation* vers la complexité, une *tendance* ? L'examen de l'évolution de certaines lignées animales est loin de le confirmer : par exemple, les chevaux actuels, loin d'être le sommet d'une évolution qui aurait éliminé d'autres espèces au profit d'une seule, sont ce qu'il reste de tout un foi-

■ La contestation la plus radicale de l'idée d'une tendance à une complexité qui vaudrait supériorité tient à une modification de perspective : si nous considérons l'ensemble des espèces qui forment un écosystème, la question de savoir laquelle est la plus « développée » ou « dominante » n'a aucun sens ; il n'est plus question de considérer des espèces une à une, mais de voir comment les espèces présentes et les ressources dont elles disposent forment un système stable susceptible de se maintenir en dépit des variations de quantité et de capacités de ses membres. La « performance » de l'écosystème dépend essentiellement des interrelations entre ses composants, qui sont aussi bien



© Darlyne A. Murawski/Peter Arnold/BIOSPOTO

« Quoi qu'il en soit de la survivance des bactéries, il n'en demeure pas moins que, depuis 4 milliards d'années, sont apparues des formes de vie de plus en plus complexes. » Diatomées (algues unicellulaires : grossissement x 100).

sonnement d'espèces, dont l'actuel rescapé n'est probablement pas le mieux placé pour résister à de forts changements du milieu. Plus globalement, l'on assiste autant à des simplifications qu'à des complexifications, les exemples les plus frappants étant ceux des espèces qui deviennent parasites d'autres et perdent, ainsi, certains de leurs organes et de leurs fonctions. La simplification n'est pas moins « évolutionniste » que la complexification. Celle-ci n'est qu'un aléa dans la transformation des espèces et n'a donc pas de valeur de survie en soi ; elle peut même, le cas échéant, représenter un handicap important.

des espèces particulières que des associations d'espèces ou des caractéristiques du substrat physico-chimique. On y trouve des relations de prédation, de parasitisme, de coopération (symbiose, mutualisme), d'évitement, etc., en proportions variables. Une grande partie des plantes terrestres vivent en association symbiotique avec des champignons microscopiques. Les relations symbiotiques constituent le socle de la subsistance d'un grand nombre d'organismes pluricellulaires : on peut aussi bien y voir une simplification qu'une complexification des modalités de survie des espèces et des associations d'espèces.

■ Le dernier bastion de l'anthropocentrisme consiste à dire que l'espèce humaine a, au minimum, une caractéristique qui la met à part du reste de la nature : un degré de conscience incomparable et, par suite, une intelligence unique, ce qui se résume en disant que « l'homme est un animal rationnel ». Si l'intelligence consiste à être capable de se conserver le mieux possible dans la mesure de ses moyens, à accroître sa connaissance du monde afin d'améliorer les moyens dont on dispose, à éviter les situations dangereuses à moins que ce ne soit pour un bénéfice plus grand, à être capable de trouver des partenaires pour se rendre la vie plus agréable, etc., alors on ne voit pas comment l'humanité, *dans son ensemble*, manifeste plus d'intelligence que telle ou telle autre espèce ou association d'espèces. Si l'on réserve « l'intelligence » à la capacité de produire des œuvres « qui n'existent pas dans la nature » (art, science, littérature...), encore faudrait-il démontrer que les *artefacts* humains ont plus de valeur, d'originalité, de créativité que ceux d'autres espèces ou associations d'espèces.

■ L'ensemble des espèces et des écosystèmes, qui ne forme certes pas un tout harmonieux, n'est pas non plus un champ de bataille permanent, où tous les événements se dérouleraient sur fond d'une incessante « lutte pour l'existence ». Il n'existe nul « moteur » de l'histoire naturelle qui en expliquerait le déroulement ; on peut même dire qu'il existe un très grand nombre de moteurs, chacun actionnant une forme de vie qui s'efforce de continuer à exister, par tous les moyens à sa disposition. La résultante de cette multiplicité d'efforts non harmonisés, plus ou moins opposés ou associés entre eux, est une histoire *contingente*. On ne peut en prédire la suite, car il n'y a aucun moyen de savoir comment vont se composer les divers efforts, sachant que des écarts parfois réduits peuvent entraîner, dans leur dynamique, des divergences d'évolutions importantes à plus ou moins long terme. Cela vaut également pour l'histoire humaine, laquelle fait partie intégrante de l'histoire naturelle.

Les limites de la toute-puissance

L'être humain, en tant que partie de la nature, est doté d'une capacité peu répandue, voire unique, à créer toutes sortes d'*artefacts*, qui ont le plus souvent pour effet d'augmenter son champ de perception et d'action. Nous sommes probablement la seule espèce sur Terre à pouvoir contempler des noyaux atomiques et des galaxies lointaines, à nous être dotés d'un réseau de communication qui permet de joindre des milliards d'individus en moins d'une seconde, à utiliser des engins mécaniques qui amplifient des milliers de fois la puissance de nos muscles, etc. La recherche de la puissance est commune à toutes les cultures humaines. Elle s'exprime dans des récits : textes religieux ou profanes qui exaltent les pouvoirs miraculeux des dieux, des héros, des prophètes, des saints, des

sorciers, etc. ; récits d'exploits militaires, d'aventuriers, de sportifs, voire de savants... qui ont enduré de terribles épreuves pour vaincre l'ennemi, l'inconnu, le désert, le froid, la misère... ; bandes dessinées et films qui mettent en scène des super-héros de tout poil (Superman, Batman, Ironman, X-men, etc.). Elle se manifeste aussi à travers des réalisations gigantesques et/ou de hautes performances (« plus vite, plus haut, plus fort » – telle est la devise des Jeux Olympiques) : ouvrages d'art, bâtiments, véhicules, machines, instruments, médicaments, etc. Elle se présente, enfin, comme un culte de la quantité, des *grands nombres* destinés à faire toucher du doigt la grandeur d'une personne, d'une ville, d'une entreprise, d'un pays, d'une civilisation. Le chiffre d'affaires d'une entreprise, le nombre de produits qu'elle fabrique par unité de temps, ses effectifs, le nombre d'adhérents à un parti, de manifestants répondant à un appel politique, syndical ou religieux, d'abonnés à une revue, d'acheteurs d'un livre, de spectateurs d'un film... : tout cela témoigne d'un désir de puissance assimilée uniquement à une *augmentation quantitative* des performances, voire de la simple existence, d'un être humain (2).

Ce qui est pernicieux, dans ce calcul de la puissance, c'est le fait qu'il est forcément *dépréciatif* pour tous ceux qui ne sont pas « gagnants » : si certains ont *plus* de puissance, c'est que d'autres en ont *moins*, ce qui est d'autant plus manifeste lorsque cette puissance découle d'un partage de ressources limitées. Plus l'écart entre la puissance de l'un et celle de l'autre est important, plus le premier se sent surpuissant (et, partant, *supérieur*) par rapport au second. Un pas de plus (vite franchi), et c'est la justification de l'humiliation, de l'oppression ou de la ségrégation de l'autre, par le fait que cette infériorité devient une « marque de fabrique », que l'on applique à certaines catégories d'êtres humains. A l'extrême, assez vite atteint (pour peu que l'admirateur ou le détenteur de la puissance soit libre d'agir à sa convenance), c'est la puissance de destruction qui sera exaltée, car celle-ci est très démonstrative : « Bien plus que la création (qui, elle, est toujours lente et laborieuse, toujours partielle), la destruction – instantanée, spectaculaire – nous donne un accès rapide et euphorique à la toute-puissance divine. » (3) La *compétition systématique*, portée au rang de valeur suprême de la civilisation, n'est pas une destruction instantanée, mais elle entraîne plus de destructions que de créations : celle des vaincus, qui s'en trouvent diminués voire écrasés, celle des vainqueurs, qui ne peuvent perpétuellement maintenir leur domination (sans parler du coût, parfois très élevé, de leurs victoires, comme en témoigne souvent le devenir des sportifs de haut niveau), celle de ceux qui ne peuvent pas participer à la compétition (et le voudraient), car ils n'ont pas le minimum ou le type de puissance requis (force physique, diplômes, statut social, « race », sexe, etc.). La fascination exercée par les



© Larry Towell/MAGNUM PHOTOS

« La fascination exercée par les crimes, les violences (notamment sexuelles), les catastrophes et les destructions massives de toutes sortes [...] est un symptôme éloquent des méfaits d'une recherche de cette toute-puissance. » New York, 11 septembre 2001.

crimes, les violences (notamment sexuelles), les catastrophes et les destructions massives de toute sorte... est un symptôme éloquent des méfaits d'une recherche de cette toute-puissance. « Que la force soit avec toi ! » n'est sans doute pas ce qu'il faut souhaiter à quiconque souhaite établir des relations de coopération, de concorde et d'amitié entre groupes d'humains.

La plupart des atteintes et des destructions que subissent divers écosystèmes, y compris humains (si l'on considère sous cet angle les exactions que subissent bon nombre de populations), résulte de cette exaltation d'une *puissance brute*, que l'on peut qualifier de *morbide* (car elle a plus d'effets délétères que salutaires) et de *corruptrice* (car elle dégrade, plus qu'elle ne préserve). Cela ne signifie pas qu'elle procède de manière native d'une intention de nuire, d'un esprit du mal qui planerait sur les entreprises humaines. C'est plutôt l'effet de la démesure (*hubris*), qui se développe chez les humains dès qu'ils se sentent *menacés*, de manière réelle ou imaginaire. C'est ce qui se produit, constamment, puisque l'être humain a conscience de ses propres fragilité et mortalité, une conscience d'autant plus vive qu'il jouit également d'une très grande capacité de simulation, d'imagination.

Il ne suffira donc pas d'adopter des mesures de prévention et d'adaptation aux diverses *menaces* – dont le réchauffement climatique – qui pèsent sur les sociétés humaines, au sein d'écosystèmes qui les englobent. Seul *un renoncement à l'exaltation de la puissance brute*, à présent largement installée au sein des sociétés humaines, *pourra infléchir la production de l'ensemble des artefacts humains vers autre chose que l'abus permanent des ressources, des biens et des êtres*. Il ne s'agit pas seulement d'orienter la production et la consommation des biens vers des ressources renouvelables, vers une utilisation plus parcimonieuse, plus économe, plus sobre de la nature (y compris humaine), mais de parvenir à *élever* l'ensemble de l'humanité au-dessus de cette crainte perpétuelle d'être la victime passée, présente et future de *menaces* face auxquelles elle ne peut avoir que des réactions disproportionnées. Cela implique de cesser de regarder la nature comme étant animée d'une volonté de nous nuire ou de nous satisfaire, autrement dit de cesser de considérer les dangers que nous courrons comme des menaces, car cela renforce notre sentiment d'impuissance et notre recherche de la toute-puissance. Cela implique aussi que nous devons *réduire* les menaces dont nous sommes à l'origine, non en combattant tous ceux qui sont supposés nous menacer, mais en cessant de sur-interpréter la conduite des

autres, comme, par exemple, tous ces *Aliens*, qui ne peuvent que nous vouloir du mal, puisqu'ils n'ont ni nos mœurs, ni nos croyances, tels tous ces « pauvres », chez nous et ailleurs, dont la misère supposée (on peut être pauvre, c'est-à-dire disposer de peu de biens matériels, sans être miséreux) en fait des *misérables* (4), c'est-à-dire une menace potentielle pour la bonne société, celle qui se dit « civilisée ».

Vaste programme ! D'autant plus vaste qu'il s'écarte de cet olympisme (devenir comme les dieux !) qui est devenu l'emblème commun de l'humanité. Comment re-trouver le chemin de la juste mesure, qui n'est pas celui des « mesures extrêmes » ? Je ne peux ici qu'indiquer quelques jalons : prescrire la dignité et l'intégrité de tout être humain comme socle des droits et devoirs, ce qui s'accompagne notamment d'une totale laïcité ; développer et fédérer l'action concertée (et concertante) d'organes régulateurs au niveau mondial, dotés d'une véritable force de police ; encourager la créativité dans tous les domaines, autant que possible hors compétition ; faire, effectivement, des « services essentiels », des biens publics mondiaux ; considérer l'humanité comme partie intégrante de la Nature, ni plus ni moins ; valoriser la diversité des espèces, des cultures, des opinions, des choix, etc., sans les réduire à un recueil folklorique...

Le problème le plus urgent à régler sur *notre* Terre, ce n'est pas de réduire l'ampleur du changement climatique ou de ses effets, mais bien de modifier notre propre climat intérieur, celui dans lequel baigne l'ensemble des relations entre humains.

Notes

* Philosophe, conseiller du Vice-président du Conseil général de l'Environnement et du Développement durable (CGEDD) au Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement durable et de la Mer, en charge des technologies vertes et des négociations sur le climat (MEEDDM).

(1) Les propos tenus ici n'engagent en rien le CGEDD et le MEEDDM.

(2) Le *Livre Guinness des records*, édité tous les ans à 3 millions d'exemplaires, en est la caricature.

(3) Nancy Huston, *Qui châtie « bien » fait beaucoup de mal*, Le Monde des Livres, vendredi 19 juin 2009.

(4) « Il y a un point où les infortunés et les infâmes se mêlent et se confondent dans un seul mot, mot fatal, les misérables ; de qui est-ce la faute ? », Victor Hugo.